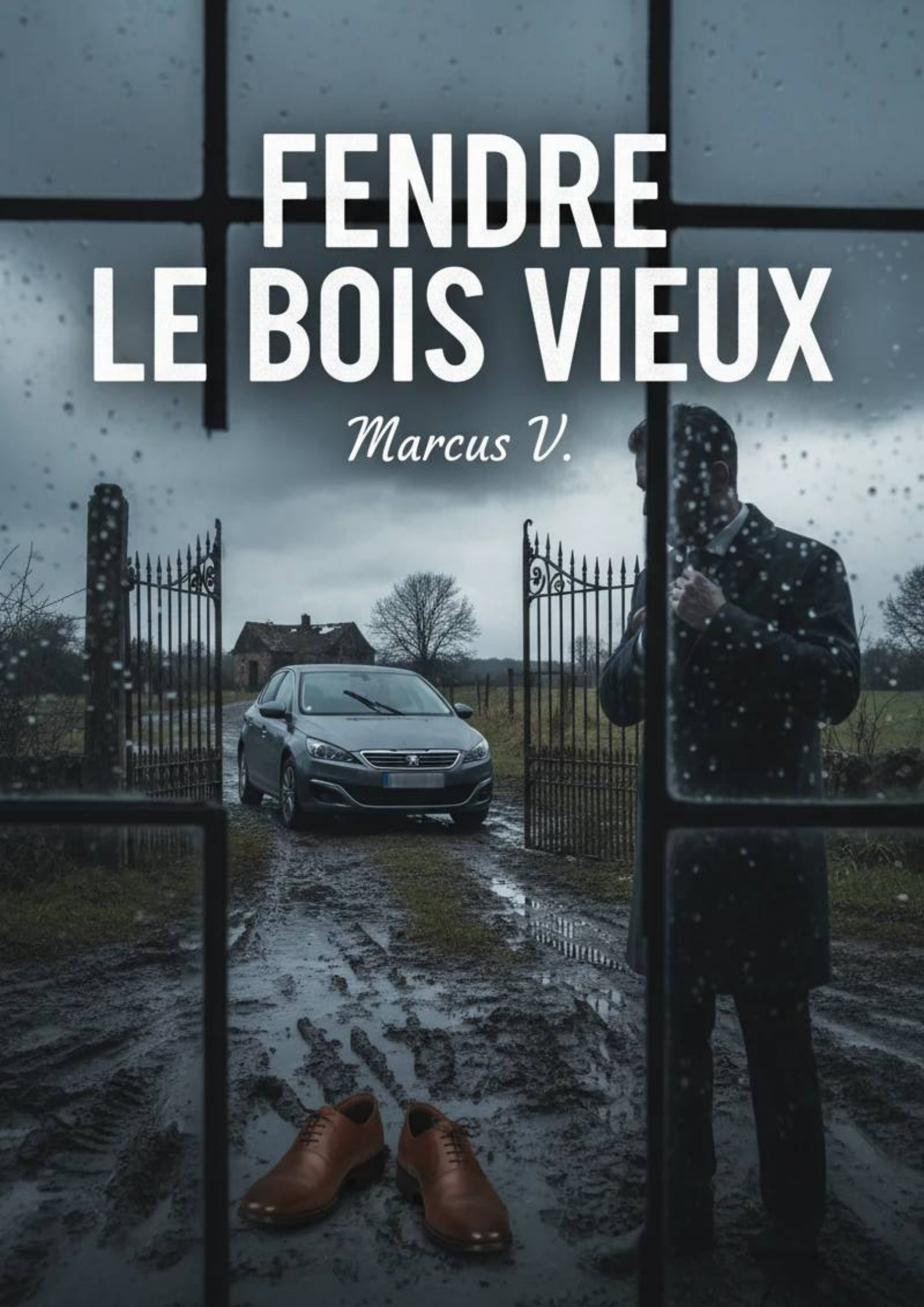


FENDRE LE BOIS VIEUX

Marcus V.



Fendre le Bois Vieux

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Impact	4
Chapitre 2 : La Segmentation	9
Chapitre 3 : La Formule	13
Chapitre 4 : L'Enfouissement	17
Chapitre 5 : Le Lessivage	21
Chapitre 6 : Le Lieutenant	26
Chapitre 7 : L'Oxyde	31
Chapitre 8 : La Fermentation	36
Chapitre 9 : L'Indice	40
Chapitre 10 : Le pH du Sol	44
Chapitre 11 : La Percussion	48
Chapitre 12 : Le Cycle	52

Chapitre 1

L'Impact

La Peugeot 308 grise s'arrête devant le portail. Le moteur claque deux fois puis se tait. Maître Morel descend du véhicule. Ses chaussures en cuir fin s'enfoncent dans la boue grasse. Il ajuste sa cravate en soie. Elias Thorne observe la scène derrière le carreau de la cuisine. Le verre est ancien. Il déforme la silhouette du notaire. Thorne ne bouge pas. Ses mains reposent sur le rebord de l'évier en pierre. La peau de ses phalanges est craquelée. De la terre noire occupe chaque ride.

Morel frappe à la porte. Trois coups secs. Le bois de chêne étouffe le bruit. Thorne ouvre. L'air froid s'engouffre dans la pièce. Morel ne sourit pas. Il porte une mallette en cuir rigide sous le bras gauche. Il entre sans invitation. Ses talons claquent sur les tomettes rouges. L'odeur de la pluie s'installe dans la cuisine. Elle se mélange à l'odeur du thé noir et de la cire d'abeille.

Morel s'approche de la table ronde. Une nappe en dentelle blanche recouvre le bois. Le travail est minutieux. Des motifs de fleurs et de boucles. Le notaire pose sa mallette au centre. Il actionne les loquets métalliques. Le clic résonne contre les murs épais. Il sort une liasse de papiers. Le grammage est élevé. Quatre-vingts grammes par mètre carré. Morel étale les documents sur la dentelle. L'encre noire brille sous la lumière de l'ampoule nue.

Thorne referme la porte. Le loquet tombe dans l'encoche. Il se place près du fourneau en fonte. Une bouilloire en cuivre commence à vibrer. L'eau monte en température. Les bulles éclatent contre les parois métalliques. Morel pointe un paragraphe du doigt. Son ongle est propre. Taillé au carré. Il parle de l'expropriation. Il parle du projet de rocade. Ses lèvres bougent rapidement. Thorne n'écoute pas les mots. Il

observe le mouvement de la glotte du notaire. Elle monte et descend derrière le col blanc.

La hache repose contre le coffre à bois. Le manche en frêne mesure quatre-vingts centimètres. La tête en acier forgé pèse mille cinq cents grammes. Thorne déplace son poids sur sa jambe droite. Ses muscles se contractent sous le Barbour poisseux. Il saisit le bois. Le grain est rugueux. La sueur de ses paumes imprègne la fibre. Morel se penche sur la table. Il cherche un stylo dans sa poche intérieure. Son front est exposé. La peau est tendue sur l'os frontal.

Thorne amorce le mouvement. Le pivot part des hanches. La hache décrit un arc de cercle vertical. La vitesse augmente. L'acier fend l'air sans sifflement. L'impact se produit au centre du front. Le bruit est sourd. Un craquement de branche sèche. La lame pénètre la boîte crânienne sur cinq centimètres. Elle sectionne les lobes frontaux. Morel ne crie pas. Ses yeux s'écarquillent. Les pupilles se dilatent instantanément. Le système nerveux s'arrête.

Le corps du notaire bascule vers l'arrière. La hache reste fichée dans l'os. Le poids de la tête entraîne le manche. Thorne lâche prise. Le cadavre frappe les tomettes. Le choc fait vibrer les tasses sur le buffet. Le sang commence à couler. Il est rouge sombre. Visqueux. Il sature les fibres de la nappe en dentelle. La tache s'étend de manière circulaire. Elle atteint le bord de la table. Les premières gouttes tombent sur le sol. Elles percutent la terre cuite avec un bruit de métronome.

La bouilloire siffle. La vapeur s'échappe par le bec étroit. Le jet est blanc et dense. Thorne s'approche du fourneau. Il saisit la poignée avec un chiffon sec. Il verse l'eau bouillante dans la théière en grès. Les feuilles de thé tourbillonnent. L'infusion devient noire. Thorne repose la bouilloire. Il regarde le corps au sol. Les jambes de Morel ont eu un dernier spasme. Le pied gauche a renversé une chaise.

Thorne retire ses bottes en caoutchouc. Il marche en chaussettes de laine sur le sol

froid. Il contourne la mare de sang. Il saisit le manche de la hache à deux mains. Il pose un pied sur le thorax du notaire. Il tire d'un coup sec. L'acier quitte l'os avec un bruit de succion. Des fragments de calcaire crânien tombent sur le carrelage. Thorne essuie la lame sur le pantalon de costume de Morel. Le tissu en laine peignée absorbe l'humidité.

Il se dirige vers le garde-manger. Il en sort un rouleau de plastique agricole noir. L'épaisseur est de deux cents microns. Il le déroule sur le sol, à côté du corps. Il saisit Morel par les chevilles. Le cadavre pèse environ quatre-vingts kilos. Thorne tire. Les talons du notaire raclent les tomettes. Il dépose le corps sur le plastique. Il replie les bras sur la poitrine. Il commence l'enroulement. Le plastique crisse. Thorne serre les tours. Il utilise du ruban adhésif toilé pour sceller les extrémités. Le paquet est hermétique.

Il retourne à la table. Il ramasse les documents. Le papier est imbibé de sang. Les clauses du contrat sont illisibles. Il ouvre la porte du fourneau. Il jette la liasse sur les braises. Les flammes deviennent bleues puis jaunes. Le papier se consume. Les cendres s'envolent dans le conduit. Thorne prend la nappe en dentelle par les quatre coins. Il en fait un baluchon. Le sang ne traverse pas immédiatement le tissu serré. Il jette l'ensemble dans l'évier en pierre.

Il ouvre le robinet d'eau froide. L'eau dilue l'hémoglobine. Le mélange devient rose clair. Il frotte le tissu avec une brosse en chiendent. Les fibres se libèrent de la protéine. Thorne utilise un seau d'eau de Javel pour le sol. Il verse le liquide pur sur les tomettes. L'odeur de chlore remplace l'odeur du fer. Il frotte avec une serpillière grise. La mousse est blanche. Elle devient grise au contact de la poussière et des résidus.

Thorne s'arrête. Il respire lentement par le nez. Ses poumons fonctionnent sans obstruction. Il se sert une tasse de thé. Il ne met pas de sucre. Le liquide est brûlant. Il le boit par petites gorgées. La chaleur se diffuse dans son œsophage. Il regarde par la

fenêtre. La brume de novembre se lève sur le jardin. La visibilité tombe à cinquante mètres. Les dahlias sont fanés. Les tiges sont brunes et molles.

Il finit sa tasse. Il pose le grès sur l'évier propre. Il remet ses bottes. Il saisit les poignées du diable de manutention dans le couloir. Il revient dans la cuisine. Il glisse la bavette métallique sous le paquet de plastique noir. Il bascule la charge. Le poids est bien réparti. Il pousse le diable vers la porte arrière. Les roues en caoutchouc plein ne font aucun bruit sur le sol mouillé.

Dehors, l'air est saturé d'humidité. Thorne se dirige vers le tas de compost au fond du jardin. Le tas mesure deux mètres de haut. La température interne est de soixante-cinq degrés Celsius. Thorne prend une fourche. Il dégage le sommet du tas. La vapeur s'échappe du centre. L'odeur de décomposition végétale est forte. C'est une odeur de vie. Thorne bascule le corps dans le trou. Il recouvre le plastique avec les couches de fumier et de tontes de pelouse.

Il tasse avec le plat de la fourche. La structure est stable. Le processus aérobie va commencer. L'azote et le carbone vont interagir. Thorne retourne vers la maison. Il ramasse la mallette de Morel restée sur la table. Il l'ouvre. Il y a un téléphone portable, un portefeuille et des clés de voiture. Il éteint le téléphone. Il retire la batterie. Il place les objets dans un sac en toile.

Il sort par le portail. La Peugeot 308 est toujours là. Thorne monte à bord. Les clés sont sur le contact. Il démarre. Le moteur tourne rond. Il engage la première vitesse. Il conduit la voiture jusqu'à la carrière abandonnée, à trois kilomètres de là. Il descend du véhicule. Il desserre le frein à main. Il pousse la voiture vers le bord du précipice. La Peugeot bascule. Elle chute de vingt mètres. Elle percute l'eau noire du fond de la carrière. Les bulles remontent pendant dix secondes. Puis plus rien.

Thorne rentre à pied par les bois. Ses bottes laissent des empreintes que la pluie efface. Il arrive au cottage. Il entre. Il ferme le verrou. Il s'assoit dans son fauteuil près

du feu. Il regarde ses mains. Elles sont propres. Il n'y a plus de terre sous les ongles. Il n'y a plus de sang sur la dentelle. Le cycle est respecté. La terre attend le printemps. Thorne ferme les yeux. Le silence est total.

Chapitre 2

La Segmentation

Thorne se lève. Ses genoux craquent dans le silence du cellier. Il allume l'ampoule nue. La lumière jaune frappe les dalles de pierre. Le corps du notaire est allongé sur le dos. La peau du visage est devenue cireuse. Le sang sur la tempe a la couleur du marc de café. Thorne retire son barbour. Il enfle un tablier en caoutchouc noir. Le plastique est froid contre ses avant-bras. Il ajuste ses gants de protection. La gomme adhère à sa peau.

Il saisit les chevilles du mort. Les chaussures en cuir sont coûteuses. Thorne tire. Le cadavre glisse sur le sol lisse. Le bruit du frottement est sourd. Il place le corps au centre d'une bâche en polyéthylène. L'épaisseur est de deux cents microns. Thorne s'agenouille. Il commence par la veste. Le tissu est un mélange de laine peignée. Il utilise un couteau de boucher bien affûté. Il tranche la couture de l'épaule gauche. La lame glisse sans résistance. Il répète l'opération à droite. Il dégage les bras des manches. Le corps bascule légèrement. Thorne retire la veste. Il la plie en un carré compact.

Il s'attaque à la chemise. Les boutons en nacre sautent sous la pression de la lame. Ils tintent sur la pierre. Thorne écarte le col. La cravate en soie est un obstacle. Il la sectionne d'un geste sec. Le nœud reste serré autour du cou. Il déshabille le torse. La peau est blanche. Des taches de lividité apparaissent sur les flancs. Thorne retire le pantalon. Il déboucle la ceinture en cuir. Il fait glisser le tissu le long des jambes. Les membres sont rigides. La rigidité cadavérique est installée. Thorne enlève les chaussettes en fil d'Écosse. Le corps est nu. Il pèse environ quatre-vingts kilos.

Thorne prépare ses outils. Il dispose la hache de 1,5 kg sur un billot de chêne. Il

apporte une scie à métaux à denture fine. Il place la balance à grain au bord de la bâche. C'est un modèle en fonte avec un plateau en cuivre. Il vérifie le zéro. Le curseur oscille. Il se stabilise. Thorne place un seau galvanisé sous l'angle de la bâche. Il incline le plastique pour créer une rigole.

Il commence par la tête. Il positionne le cou sur le billot. Il repère la troisième vertèbre cervicale. Thorne lève la hache. Le fer brille. Il frappe. Le choc est sec. Les fibres du bois absorbent la vibration. La lame traverse la moelle épinière. Thorne termine la séparation au couteau. Il sectionne les muscles du cou. Le sang résiduel coule dans la rigole. Il remplit le fond du seau. Thorne saisit la tête par les cheveux. Il la pose sur la balance. Le plateau descend. Le curseur indique quatre kilos huit cents. Thorne mémorise le chiffre. Il place la tête dans un sac en plastique renforcé.

Il passe aux membres supérieurs. Il saisit le bras droit. Il manipule l'articulation de l'épaule. Il cherche l'espace entre l'humérus et l'omoplate. Il insère la lame du couteau. Il coupe les ligaments. La capsule articulaire cède avec un bruit de succion. Thorne utilise la hache pour briser les dernières attaches osseuses. Le bras se détache. Il pèse trois kilos deux cents. Il répète l'opération pour le bras gauche. Le poids est identique. Thorne sépare ensuite les avant-bras au niveau des coudes. Il utilise la scie. Le mouvement est régulier. Les dents de la scie mordent le cartilage. La poussière d'os est blanche et humide.

Thorne s'occupe des membres inférieurs. Les fémurs sont les os les plus denses. Il place la hanche droite en extension. Il incise l'aine. Le couteau pénètre profondément dans les tissus adipeux. Il atteint l'artère fémorale. Le liquide est sombre et épais. Thorne sectionne le ligament rond. La tête du fémur sort de son logement. Il prend la scie à métaux. Il attaque l'os. Le bruit est strident. Thorne maintient une pression constante. Son souffle est court mais régulier. La jambe se sépare du bassin. Il la pèse. Onze kilos trois cents. Il traite la jambe gauche. Le poids varie de cent grammes.

Il segmente les jambes aux genoux. Il utilise la hache pour briser la rotule. Le fer fend l'os en deux. Thorne sépare les tibias. Il pèse chaque segment. Il note la répartition des masses. L'équilibre du compost dépend de ces mesures. L'azote des tissus mous doit compenser le calcium des os.

Thorne ouvre le tronc. Il utilise une feuille de boucher pour fendre le sternum. Il frappe avec un maillet en caoutchouc sur le dos de la lame. La cage thoracique s'ouvre comme un livre. Les poumons sont affaissés. Ils ont une teinte grisâtre. Thorne retire le bloc cœur-poumons. Il le place sur la balance. Deux kilos cent. Il extrait le foie. L'organe est lourd et lisse. Un kilo six cents. Il vide l'appareil digestif. Il place les viscères dans un seau séparé. L'odeur est acide. Thorne ne fronce pas les sourcils. Il respire par la bouche.

Il débite le torse en quatre sections. Il utilise la scie pour traverser la colonne vertébrale. Les disques intervertébraux offrent peu de résistance. Thorne travaille avec méthode. Il ne perd pas de temps. Chaque geste est optimisé. Il pèse les quartiers de viande. Chaque morceau fait environ sept kilos. Il les empile dans des bacs de rétention.

Le seau galvanisé est à moitié plein. Thorne y verse une solution de sulfate de fer. Le mélange brunit instantanément. Cela stabilise l'azote. Il ramasse les vêtements au sol. Il vérifie les poches une dernière fois. Il trouve un portefeuille en cuir et un trousseau de clés. Il les met de côté. Il place les vêtements dans un incinérateur portatif en métal.

Thorne inspecte la bâche. Elle est couverte de fragments d'os et de résidus organiques. Il replie les bords vers le centre. Il forme un baluchon étanche. Il utilise du ruban adhésif industriel pour sceller l'ensemble. Il soulève le paquet. Il le transporte vers le fond du jardin. La brume de novembre est épaisse. Elle dissimule ses mouvements.

Il arrive devant le silo à compost. C'est une structure en bois de mélèze. Thorne retire la trappe supérieure. La chaleur s'échappe du tas. La température interne est de soixante-cinq degrés. Les bactéries thermophiles sont actives. Thorne dépose les segments de corps au centre du tas. Il les recouvre d'une couche de broyat de branches et de fumier de cheval. Il verse le contenu du seau de sang sur le dessus. Le liquide s'infiltré entre les copeaux.

Thorne utilise une fourche pour retourner la couche superficielle. Il mélange les matières. Il ajoute de la chaux vive pour accélérer la décomposition des graisses. La réaction chimique produit une légère vapeur. Thorne referme la trappe. Il verrouille le loquet.

Il retourne au cellier. Il prend un jet d'eau. Il rince les dalles de pierre. L'eau s'écoule vers le siphon central. Il nettoie ses outils à l'eau de Javel. Il frotte le fer de la hache avec une brosse métallique. Il essuie les lames avec un chiffon imprégné d'huile minérale. Thorne retire ses gants. Ses mains sont sèches. Il n'y a aucune trace sous ses ongles.

Il regarde l'heure. Il est quatre heures du matin. Le cycle de segmentation a duré trois heures. Thorne éteint l'ampoule. Il sort du cellier. Il ferme la porte à clé. Il marche vers la cuisine. Il remplit une bouilloire. Le bruit de l'eau est apaisant. Il attend le sifflement. La terre travaille maintenant. Les tissus se brisent. Les molécules se réorganisent. Le notaire devient une ressource. Thorne s'assoit à la table en bois. Il boit son thé noir. Ses yeux fixent le jardin dans l'obscurité. Le compost monte en température. La nature ne gaspille rien. Thorne non plus.

Chapitre 3

La Formule

Thorne pose le carnet sur l'établi. La couverture en cuir est usée. Les pages sont quadrillées. Il saisit un crayon de charpentier. La mine est grasse. Il trace un tableau. Colonne A : Matière Verte. Colonne B : Matière Brune. Il écrit le nom du notaire en haut de la page. Quatre-vingt-deux kilos. C'est la base de calcul.

Le corps humain contient beaucoup d'eau. Environ soixante pour cent. Thorne soustrait la masse hydrique. Il reste trente-deux kilos de matière sèche. Cette matière est riche en azote. L'azote est le moteur de la croissance. Il fait verdier les feuilles. Il booste les tiges. Mais l'azote seul brûle les racines. Il faut un équilibre.

Thorne calcule le ratio carbone-azote. Le chiffre idéal est trente pour un. Trente parts de carbone pour une part d'azote. Le carbone fournit l'énergie aux bactéries. Les bactéries font le travail de sape. Elles dévorent les tissus. Elles brisent les chaînes moléculaires. Thorne note les volumes sur le papier. Il a besoin de beaucoup de carbone.

Il sort de la grange. Le froid de novembre pique sa peau. Il marche vers l'appentis. Le tas de broyat de chêne est immense. Il a passé l'automne à broyer des branches. Le bois est sec. Il est riche en lignine. La lignine est une structure complexe. Elle met du temps à se décomposer. Elle structure l'humus. Thorne remplit une première brouette.

Il pousse la charge vers la fosse de compostage. La fosse est en béton. Elle est isolée par des plaques de polystyrène. La chaleur doit rester à l'intérieur. Thorne étale une couche de vingt centimètres de bois. C'est le lit de carbone. Il utilise un râteau pour égaliser. Le geste est précis. Le dos reste droit malgré le poids.

Il retourne au cellier. Les sacs en plastique noir sont alignés sur le sol. Ils sont numérotés au marqueur blanc. Sac un : membres inférieurs. Sac deux : membres supérieurs. Sac trois : tronc. Thorne prend le sac numéro trois. Il pèse trente-six kilos. Il le soulève avec une sangle. Il le dépose dans la brouette.

De retour à la fosse, il ouvre le plastique. Il utilise un couteau à dépecer. La lame est un rasoir. Il incise les tissus musculaires. Il expose les fibres. Les bactéries préfèrent les surfaces d'attaque larges. Il dispose les morceaux sur le lit de chêne. Il ne fait pas d'amas. Les amas étouffent le processus. Ils produisent du méthane. Le méthane pue. Thorne déteste les odeurs de charogne.

Il saupoudre la viande avec de la chaux vive. La chaux régule l'acidité. Elle accélère la lyse des graisses. Il ajoute une couche de terre de jardin. La terre apporte les micro-organismes. Des milliards de travailleurs invisibles. Des champignons. Des actinomycètes. Des ferments. Thorne regarde la masse. Le rouge de la chair disparaît sous le brun du terreau.

Il se dirige vers le broyeur à métaux. C'est une machine artisanale. Le moteur électrique est puissant. Il l'utilise d'habitude pour les vieux outils. Thorne prend le sac numéro quatre. Il contient les fragments osseux. Le fémur. Le bassin. La boîte crânienne. Il allume la machine. Le sifflement du moteur sature l'air.

Il introduit un fragment d'os dans la trémie. Le bruit est sec. Un craquement de branche morte. La machine vibre. Une poussière blanche tombe dans le bac de récupération. C'est du phosphate de calcium. C'est l'engrais de fond. Il renforce les parois cellulaires des plantes. Il favorise la floraison. Thorne continue l'opération. Il ne ressent rien. Ses mains sont fermes sur le levier.

Il vide le bac de poussière d'os sur le mélange. Le blanc recouvre le brun. Il ajoute une nouvelle couche de broyat de chêne. Il arrose le tout avec un mélange d'eau et

d'urée. L'humidité doit atteindre soixante pour cent. Le tas doit être comme une éponge essorée. Thorne vérifie la texture à la main. Il porte des gants en nitrile. Le contact est froid.

Il prend sa fourche. Les dents sont en acier forgé. Il commence le brassage. Il soulève la matière. Il la retourne. Il incorpore l'oxygène. L'oxygène est le carburant de la réaction aérobie. Sans air, le compost meurt. Le mélange devient homogène. Les couleurs se fondent. Le notaire n'est plus un homme. Il est une recette chimique.

Thorne s'arrête. Son front est humide. Il essuie la sueur avec son avant-bras. Il regarde son travail. Le tas mesure un mètre cube. C'est le volume critique. En dessous, la chaleur s'échappe. Au-dessus, l'air ne circule plus. Un mètre cube est la perfection thermique.

Il enfonce une sonde métallique au cœur du tas. Le cadran indique quinze degrés. C'est la température ambiante. Dans vingt-quatre heures, elle montera à quarante. Dans trois jours, elle atteindra soixante-dix degrés. À cette température, les pathogènes meurent. Les graines de mauvaises herbes sont détruites. L'ADN est fragmenté. La chaleur cuit la matière. Elle transforme le crime en nutriment.

Thorne recouvre la fosse avec une bâche respirante. La bâche laisse passer l'air mais retient la vapeur. Il fixe les bords avec des briques. Le vent de novembre se lève. Il fait bouger les branches des pommiers. Thorne range ses outils. Il nettoie la fourche avec un chiffon gras. Il range le broyeur.

Il retourne dans la grange. Il reprend son carnet. Il note l'heure de mise en route. Cinq heures douze. Il note la composition exacte. Trente kilos de chêne. Trente-deux kilos de matière azotée. Cinq kilos de phosphate. Il calcule la date du premier retournement. Dans sept jours. La phase thermophile sera à son apogée.

Il éteint la lumière de la grange. Le silence revient sur la propriété. Thorne marche

vers la maison. Ses bottes claquent sur le gravier. Il entre dans la cuisine. Il retire ses bottes. Il les place près du poêle. Il se lave les mains au savon de Marseille. Il frotte longuement. Sous les ongles. Entre les doigts.

Il prépare une nouvelle tasse de thé. Il s'assoit devant la fenêtre. La brume recouvre le jardin. Sous la bâche, les bactéries commencent leur festin. Elles se multiplient par millions. Elles attaquent le carbone. Elles découpent l'azote. La température grimpe déjà d'un demi-degré. Thorne observe l'emplacement des dahlias. L'année prochaine, les fleurs seront énormes. Les pétales seront d'un rouge profond. La terre accepte tout. Elle ne juge pas. Elle recycle.

Thorne boit une gorgée. Le thé est brûlant. Il sent la chaleur descendre dans sa gorge. Il ferme les yeux. Il visualise le cycle. La décomposition. La minéralisation. L'absorption racinaire. La photosynthèse. Le notaire deviendra une couleur. Une odeur. Une structure végétale. C'est une fin utile. C'est une fin logique.

Le soleil commence à poindre derrière la colline. Une lumière grise filtre à travers les arbres. Thorne se lève. Il a encore du travail. Il doit nettoyer le cellier à fond. Il doit brûler les vêtements synthétiques. Il doit effacer les traces de pneus dans l'allée. La méthode est la seule protection. L'efficacité est la seule morale.

Il vide le reste de son thé dans l'évier. Il rince la tasse. Il la range dans le vaisselier. Chaque objet a sa place. Chaque action a sa conséquence. Thorne prend sa veste. Il sort. La journée commence. Le compost travaille. Tout est en ordre.

Chapitre 4

L'Enfouissement

Thorne franchit le seuil de la cuisine. L'air matinal pique ses poumons. Il porte ses bottes en caoutchouc noir. Elles sont lourdes. Il marche vers le fond du jardin. Le sol est dur. Le givre craque sous ses pas. Le bruit ressemble à des os brisés. Thorne ne se retourne pas. Il atteint le fond de la parcelle. Le tas de compost se dresse là. C'est une masse sombre de trois mètres cubes. La vapeur s'en échappe en volutes épaisses. La fermentation est active. La chaleur interne est le moteur du processus.

Thorne saisit la fourche à fumier. Le manche en frêne est poli par les années. Il plante les dents en acier dans la matière organique. Il soulève une première couche de feuilles mortes. Elles sont noires et gluantes. L'odeur de décomposition monte. C'est une odeur de terre et de soufre. Thorne travaille avec régularité. Ses mouvements sont fluides. Son dos voûté encaisse l'effort. Il creuse un puits au centre du dôme. La vapeur devient plus dense. Elle enveloppe son visage. Ses lunettes se troublent. Il les glisse dans sa poche. Il continue à l'aveugle.

Le cœur du compost est une fournaise. Thorne atteint la zone thermophile. La température avoisine les soixante-cinq degrés. C'est ici que les bactéries travaillent le plus vite. Il dégage un espace d'un mètre de large. Le fond est tapissé de paille semi-décomposée. Thorne s'arrête. Il essuie la sueur sur son front avec son avant-bras. Il retourne vers le cellier.

Dans le cellier, trois seaux en plastique blanc attendent. Ils sont fermés par des couvercles hermétiques. Thorne soulève le premier. Il pèse environ vingt kilos. Il porte le seau à bout de bras. Ses muscles se contractent. Les veines de son cou saillent. Il sort dans le jardin. Il dépose le seau au bord du trou. Il répète l'opération

pour les deux autres. Le trajet est court. Le rythme est soutenu. Thorne ne halète pas. Il contrôle son souffle.

Il ouvre le premier couvercle. Le contenu est un mélange de broyat végétal et de tissus organiques. Thorne a utilisé un broyeur de jardin professionnel. Les morceaux ne dépassent pas trois centimètres. C'est la taille idéale pour une décomposition rapide. Il déverse le contenu dans le puits de chaleur. Le bruit est mou. Une odeur ferreuse se dégage brièvement. Thorne la couvre immédiatement avec une pelletée de fumier de cheval. Le fumier apporte l'azote nécessaire. L'équilibre carbone-azote est la clé.

Il vide le deuxième seau. Puis le troisième. Les restes du notaire occupent maintenant le centre du foyer. Thorne prend un sac de chaux éteinte. Il déchire le papier avec un couteau de poche. Il saupoudre la poudre blanche sur la matière. La chaux stabilise le pH. Elle empêche l'acidification excessive. Elle accélère la lyse des graisses. La poussière blanche vole dans la brume. Thorne ne respire pas la poussière. Il attend qu'elle retombe.

Il reprend la fourche. Il ramène la matière chaude sur les restes. Il recouvre le tout avec soin. Il tasse avec le plat de la fourche. Il ajoute une couche de tontes de gazon fraîches. Le vert contraste avec le noir du terreau. Thorne sait que le gazon va chauffer instantanément. Il crée une couverture isolante. La température va monter à soixante-dix degrés. À cette chaleur, l'ADN se dégrade. Les protéines se dénaturent. Les bactéries digèrent tout.

Thorne prend une sonde thermique. C'est une tige en inox de soixante centimètres. Il l'enfonce au cœur du tas. Le cadran à aiguille oscille. Il s'arrête sur soixante-huit. C'est parfait. Thorne retire la sonde. Il l'essuie sur une poignée d'herbe sèche. Il observe le tas. Il ressemble à ce qu'il était hier. Un simple monticule de déchets verts. Le secret est enfoui sous une tonne de carbone.

Il ramasse les seaux vides. Il retourne au cellier. Il ouvre le robinet d'eau froide. Il rince l'intérieur des seaux. L'eau devient rose, puis claire. Il utilise une brosse en chiendent. Il frotte les parois avec du désinfectant industriel. L'odeur de chlore sature la petite pièce. Thorne nettoie chaque recoin. Il ne laisse aucune trace de matière. Il vide l'eau de rinçage dans une fosse septique isolée. Rien ne va dans les égouts communaux.

Il inspecte ses bottes. Il gratte la semelle avec un tournevis. Il élimine les résidus de terre. Il range ses outils. La fourche est suspendue à son crochet. La pelle est appuyée contre le mur. Thorne regarde ses mains. Elles tremblent légèrement. C'est la fatigue, pas le remords. Il a soixante-douze ans. Le travail physique devient exigeant.

Il sort du cellier et verrouille la porte. Il fait le tour de sa propriété. Il vérifie les clôtures. Les haies de troènes sont hautes. Elles cachent la vue depuis la route. Thorne surveille l'allée. Aucune trace de pneus suspecte. Le gravier est ratissé. Il rentre dans la maison. Il retire sa veste Barbour. Il la suspend dans l'entrée. L'odeur de cire est rassurante.

Il s'assoit devant la fenêtre de la cuisine. Il observe le jardin. La brume se lève lentement. Le soleil est un disque pâle derrière les nuages. Le tas de compost fume toujours. C'est une usine biologique silencieuse. Le notaire est en train de changer d'état. Il devient une ressource. Il devient du phosphore. Il devient du potassium. Thorne visualise les molécules. Les chaînes de carbone se brisent. Les liaisons chimiques cèdent. La terre accepte l'offrande.

Thorne prend son carnet de jardinage. Il écrit la date. Il note la température : 68°C. Il ajoute une mention : "Apport d'azote important. Humidité optimale." Il referme le carnet. Il le pose sur la table. Ses gestes sont précis. Son esprit est calme. Il n'y a pas de place pour le chaos. La méthode est sa seule loi.

Le lieutenant Vasseur viendra sûrement. Il posera des questions sur la disparition. Il

cherchera des indices administratifs. Il regardera les comptes bancaires. Il ne regardera pas le compost. Les gens de la ville détestent la saleté. Ils évitent la boue. Ils ignorent le cycle de la vie. Pour eux, la mort est une fin. Pour Thorne, c'est une transformation.

Il se lève pour préparer le déjeuner. Il coupe une tranche de pain noir. Il pose un morceau de lard sur le billot. Le couteau tranche la couenne sans effort. Thorne mange debout. Il regarde ses dahlias. Ils dorment sous la terre froide. Au printemps, ils auront besoin de nourriture. Le compost sera prêt. Les fleurs seront grandes. Les pétales seront d'un rouge profond. La terre ne ment jamais. Elle recycle. Elle efface. Elle nourrit.

Thorne finit son repas. Il nettoie le couteau. Il range le pain. Il regarde une dernière fois le jardin. Tout est en ordre. Le cycle est amorcé. La température monte. La décomposition commence.

Chapitre 5

Le Lessivage

Thorne pose la bouilloire en fonte sur la plaque. Le métal siffle contre l'acier. Il charge le foyer avec deux bûches de chêne. Le bois est sec. Les flammes montent. La chaleur irradie dans la cuisine. Thorne attend. La vapeur sature l'air. Les vitres se couvrent de buée. Le monde extérieur disparaît. Il n'existe plus que cette pièce.

Il saisit un seau en zinc. Le récipient est lourd. Il le pose sur le sol en tomettes. Thorne ouvre le pot de savon noir. La pâte est sombre. Elle est visqueuse. Elle sent l'huile de lin et la potasse. Il dépose trois cuillères de savon au fond du seau. L'eau bout dans la bouilloire. Thorne verse le liquide bouillant. La vapeur monte au visage. Elle pique les yeux. Thorne ne cille pas. Il mélange avec un bâton de frêne. La mousse est grise. Elle est épaisse.

Il s'agenouille. Le contact du sol est dur. Ses rotules craquent. Thorne ignore la douleur. Il observe la tache. Le sang a séché dans les pores de la terre cuite. La couleur est brune. Elle tire sur le noir. Thorne trempe la brosse en chiendent dans le seau. Les poils sont rigides. Il frotte. Le mouvement est mécanique. Bras droit. Épaule basse. Va-et-vient. Le savon attaque la protéine. La mousse devient rose. Thorne rince à grande eau. Il recommence.

Le sang est tenace. Il s'est logé dans les joints. Thorne utilise un petit couteau de cuisine. Il gratte le mortier. La croûte brune s'effrite. Il balaie les débris. Il verse à nouveau de l'eau bouillante. La chaleur dilate les pores du sol. Le savon pénètre plus profondément. Thorne frotte jusqu'à l'épuisement des fibres. Ses muscles brûlent. La sueur coule sur son front. Elle tombe sur les tomettes. Il l'essuie d'un revers de main. La tache pâlit. Elle devient un souvenir flou. Elle disparaît.

Thorne se relève. Il saisit la nappe en dentelle. Le tissu est raide par endroits. Le sang a cartonné les motifs de fleurs. Il ouvre la porte de la cuisinière. Les braises sont blanches. La chaleur est intense. Thorne jette la nappe dans le foyer. Le coton s'enflamme instantanément. La dentelle se recroqueville. Elle noircit. Une odeur de cheveu brûlé emplît la pièce. Thorne referme la porte en fonte. Le loquet claque. Le feu dévore les preuves. Il ne restera que des cendres grises.

Il prend une serpillière en toile de jute. Il la trempe dans le seau. L'eau est désormais sombre. Thorne passe la serpillière sur toute la surface de la cuisine. Il travaille du fond vers la porte. Il ne laisse aucune trace. Le sol brille sous la pellicule d'eau. Thorne vide le seau dans le jardin. Le liquide s'infiltré entre les poireaux. La terre absorbe tout. Elle ne pose pas de questions. Elle traite les déchets.

Thorne revient à l'intérieur. Il prend le pot de cire d'abeille. La cire est solide. Il la pose près du feu pour la ramollir. Il utilise un chiffon de laine. Il applique la cire sur les tomettes propres. Le geste est circulaire. Il demande de la force. Thorne appuie. Le bois et la terre cuite absorbent le corps gras. L'odeur de la ruche remplace l'odeur du fer. C'est une odeur de propre. Une odeur de maison honnête.

Il polit les meubles. Le buffet en noyer luit. La table de ferme retrouve son éclat. Thorne frotte jusqu'à ce que le bois reflète la lumière de la lampe. Ses mains sont rouges. Ses doigts sont engourdis. Il vérifie chaque angle. Il regarde sous l'évier. Il inspecte les pieds des chaises. Rien. La cuisine est neutre. Elle est clinique. Un étranger pourrait entrer. Il ne verrait qu'un vieil homme maniaque.

Thorne s'occupe de ses mains. Il utilise une brosse à ongles. Il récure sous les cuticules. Il gratte les crevasses de sa peau. Le savon noir décape l'épiderme. L'eau de rinçage est claire. Il s'essuie avec une serviette rêche. Il regarde ses paumes. Elles sont calleuses. Elles sont propres. Il coupe ses ongles courts avec une pince en acier. Il jette les rognures dans le feu.

Il remplit une théière. Le thé noir infuse. La couleur est sombre. Thorne boit sans sucre. Le liquide brûle sa gorge. Il s'assoit à la table. Il regarde le sol. Les tomettes sèchent. La cire durcit. La pièce est silencieuse. Seul le crépitement du bois rompt le calme. Thorne est satisfait. Le lessivage est terminé. La scène est effacée.

Il pense au lieutenant Vasseur. Vasseur viendra avec ses chaussures de ville. Il craindra de salir son costume. Il restera sur le seuil. Il regardera cette cuisine. Il verra l'ordre. Il verra la propreté. Il ne verra pas ce qui se trouve sous la surface. Les gens comme Vasseur ignorent la profondeur des choses. Ils s'arrêtent à l'apparence. Thorne connaît la vérité. La vérité est sous la terre. La vérité est dans le compost.

Thorne se lève. Il range le seau. Il rince la brosse en chiendent. Il suspend la serpillière sur le dossier d'une chaise. Tout doit sécher. Il vérifie le verrou de la porte. Le métal est froid. La nuit tombe sur le jardin. La brume rampe entre les arbres. Thorne éteint la lampe. Il monte à l'étage. Ses pas ne font aucun bruit sur l'escalier de bois.

Il s'allonge sur son lit. Les draps sentent la lavande. Thorne ferme les yeux. Son rythme cardiaque est lent. Régulier. Il n'y a pas de place pour le remords. Le remords est une perte de temps. Il n'y a que l'action. Il n'y a que le cycle. Demain, il faudra retourner au jardin. Il faudra retourner au compost. La température doit être maintenue. La décomposition demande de la surveillance.

Le vent se lève. Il siffle sous les tuiles. Thorne écoute le bruit de la maison. Elle est solide. Elle a vu d'autres hivers. Elle a vu d'autres secrets. Les murs gardent le silence. La terre garde le reste. Thorne sombre dans un sommeil sans rêves. Son corps se repose. Ses muscles se réparent. Il a soixante-douze ans. Il a encore du travail.

Le matin gris filtre à travers les rideaux. Thorne se lève à l'aube. Il descend dans la cuisine. L'odeur de cire est toujours là. Le sol est impeccable. Il prépare un nouveau

feu. Il remplit la bouilloire. Les gestes sont les mêmes. Chaque jour est une répétition. Thorne regarde par la fenêtre. Le jardin est immobile. La terre est sombre. Elle travaille en silence.

Il enfle ses bottes en caoutchouc. Il met son barbour poisseux. Il sort. L'air froid saisit ses poumons. C'est une sensation nette. Thorne marche vers le tas de compost. Il prend la fourche. Il soulève la couche supérieure. Une vapeur légère s'échappe. La chaleur est là. Le processus est en cours. Thorne retourne la matière. Il mélange le vert et le brun. Il ajoute de la paille. Il équilibre le carbone et l'azote.

Il pense au notaire. L'homme était gras. Il avait trop d'azote. Thorne compense avec des feuilles mortes. La chimie ne ment pas. Les molécules se brisent. Les liaisons se défont. L'os devient poussière. La chair devient humus. C'est une transformation radicale. C'est une purification. Thorne travaille pendant deux heures. Son dos ne le fait plus souffrir. L'effort le maintient en vie.

Il s'arrête. Il regarde l'horizon. La gendarmerie est à dix kilomètres. Vasseur doit boire son café. Il doit consulter ses dossiers. Il cherchera une voiture abandonnée. Il cherchera des relevés téléphoniques. Il ne trouvera rien ici. Thorne a tout prévu. La voiture est loin. Le téléphone est au fond de l'étang. Les vêtements sont en cendres.

Thorne rentre pour le petit-déjeuner. Il mange une pomme. Il coupe le fruit avec son couteau de poche. La lame est tranchante. Le jus coule sur l'acier. Thorne essuie la lame sur son pantalon. Il regarde ses dahlias. Les tubercules dorment. Ils attendent le printemps. Ils attendent la nourriture que Thorne leur prépare. Les fleurs seront magnifiques. Elles seront le seul monument du notaire. Un monument de pétales rouges.

Le cycle est bouclé. La cuisine est propre. Le jardin est nourri. Thorne est prêt pour la visite. Il attend le lieutenant. Il attend les questions. Il a déjà toutes les réponses. Les réponses sont simples. Elles sont physiques. Elles sont définitives. La terre ne ment

jamais. Elle recycle. Elle efface. Elle nourrit. Thorne s'assoit dans son fauteuil. Il attend. Sa respiration est calme. Son esprit est vide. Tout est en ordre. Tout est à sa place.

Chapitre 6

Le Lieutenant

La Peugeot 308 s'arrête dans l'allée. Le moteur claque deux fois. Le ventilateur tourne encore. Vasseur coupe le contact. Le silence tombe sur la vallée. L'humidité pénètre l'habitacle par les joints usés. Il pleut depuis trois jours. La terre est une éponge saturée. Vasseur regarde le cottage. Les murs sont en pierre sèche. Le toit est en ardoise sombre. La mousse recouvre les façades nord.

Vasseur ouvre la portière. Ses chaussures de ville s'enfoncent dans le sol meuble. La boue recouvre le cuir noir. Il grimace. Ses mâchoires se serrent. Il ajuste sa veste de costume. Le tissu est trop large pour ses épaules. Il marche vers la porte. Ses pieds font un bruit de succion à chaque pas. L'air sent le bois mouillé et le purin.

Il frappe trois coups. Le bois de la porte est massif. Le son est sourd. Elias Thorne ouvre. Il porte un tablier de cuir. Ses mains sont nues. Ses avant-bras sont saillants. Thorne ne sourit pas. Ses yeux gris fixent le lieutenant. Il s'efface pour laisser passer l'officier.

L'intérieur est froid. Le sol est en tomettes rouges. Elles brillent sous la lumière blafarde. L'odeur de cire d'abeille domine. Elle masque le reste. Vasseur entre dans la cuisine. Il retire son chapeau. Ses cheveux sont plaqués par l'humidité. Il regarde autour de lui. Chaque objet est à sa place. Le buffet est aligné sur le mur. Les chaises sont rangées sous la table. Il n'y a aucune particule de poussière sur le buffet.

— Lieutenant Vasseur, dit-il.

— Thorne, répond l'homme.

La voix de Thorne est basse. Elle gratte comme du gravier. Il désigne une chaise. Vasseur s'assoit. Le bois est dur. Thorne se dirige vers la cuisinière. Il pose une bouilloire en fonte sur le gaz. Le métal cogne contre la grille. Thorne craque une allumette. La flamme bleue danse sous le récipient. Il ne regarde pas le lieutenant.

— Je cherche Maître Delamare, dit Vasseur.

— Le notaire, précise Thorne.

— Il a disparu depuis mardi. Sa voiture est restée au village.

— Je ne l'ai pas vu.

Thorne sort deux tasses en porcelaine. Elles sont fines. Elles contrastent avec ses doigts épais. Il dépose les tasses sur la table. Le bruit est cristallin. Vasseur sort son carnet. Ses mains tremblent légèrement. Il pose le carnet sur la nappe en dentelle. La dentelle est blanche. Elle est immaculée.

— Son dernier rendez-vous était ici, dit Vasseur. À quatorze heures.

— Il n'est pas venu, dit Thorne. J'ai attendu.

— Vous avez attendu combien de temps ?

— Une heure. Puis je suis allé au jardin.

La bouilloire siffle. Le son est strident. Il remplit la pièce. Thorne saisit la poignée avec un chiffon. Il verse l'eau chaude dans une théière en grès. La vapeur monte vers le plafond. Elle condense sur les vitres. Vasseur regarde les fenêtres. La buée cache le jardin. On ne voit que des formes grises. Des arbres tordus. Des massifs sombres.

Thorne apporte la théière. Il sert Vasseur. Le liquide est sombre. Presque noir. Vasseur prend la tasse. Ses doigts effleurent la porcelaine. Il sent la chaleur. Ses mains continuent de trembler. Il pose la tasse. Le thé ondule.

— Vous avez un grand jardin, Monsieur Thorne.

— Il demande du travail. La terre est exigeante.

- Vous utilisez beaucoup d’engrais ?
- Le compost suffit. La nature recycle tout.

Vasseur observe les mains de Thorne. Les ongles sont courts. Ils sont propres. Trop propres pour un jardinier. Il n’y a pas de terre sous les cuticules. Thorne croise les bras. Ses muscles roulent sous la peau tannée. Il attend la suite. Il ne montre aucun signe d’impatience. Son rythme cardiaque semble lent. Régulier.

Vasseur se lève. Il fait le tour de la table. Ses semelles crissent sur les tomettes. Il s’approche du plan de travail. Un couteau de cuisine est posé sur une planche en bois. La lame est en acier carbone. Elle est affûtée. Le tranchant luit. Vasseur ne touche pas l’objet. Il regarde l’évier. L’inox est sec. Pas une trace de calcaire.

- Vous vivez seul ici ? demande Vasseur.
- Depuis la mort de ma femme. En 1994.
- Les dahlia sont beaux. On les voit depuis la route.
- Ils aiment l’azote.

Vasseur revient vers Thorne. Il s’arrête à un mètre. Il est plus petit que le vieil homme. Il sent l’odeur de Thorne. Une odeur de savon de Marseille et de fer. Vasseur transpire. Une goutte coule dans son dos. Le cottage est trop propre. C’est une clinique. C’est un laboratoire.

- Maître Delamare voulait racheter vos terres, dit Vasseur.
- Il a fait une offre. J’ai refusé.
- Il était insistant.
- Les gens sont souvent insistants. Cela ne change pas la propriété.

Thorne boit son thé. Il ne fait aucun bruit. Ses yeux ne quittent pas Vasseur. Ils sont fixes. Ils sont vides de jugement. Vasseur range son carnet. Le cuir du carnet frotte contre sa poche. Il veut partir. L’air est trop lourd. L’ordre de la pièce l’opresse.

— Je repasserai, dit Vasseur.

— Je serai là, répond Thorne.

Thorne accompagne le lieutenant à la porte. Il ouvre le battant. Le vent s'engouffre dans l'entrée. La pluie redouble. Vasseur remet son chapeau. Il descend les marches en pierre. Il manque de glisser. Il rejoint sa voiture. Ses bottes sont lourdes de boue. Il monte dans la Peugeot. Il verrouille les portières.

Il regarde par le rétroviseur. Thorne est sur le seuil. Il ne bouge pas. Il ressemble à une statue de bois sombre. Vasseur démarre. Les pneus patinent dans la terre grasse. La voiture finit par avancer. Elle s'éloigne sur le chemin forestier.

Thorne ferme la porte. Il verrouille le loquet. Le métal claque. Il retourne dans la cuisine. Il prend la tasse de Vasseur. Il la vide dans l'évier. Il rince la porcelaine. Il essuie la tasse avec un linge sec. Il range la tasse dans le buffet. Il prend le couteau sur la planche. Il vérifie le fil de la lame avec son pouce. La peau résiste.

Il sort par la porte arrière. Il ne pleut plus. Le brouillard monte du sol. Thorne marche vers le fond du jardin. Il s'arrête devant le grand tas de compost. La vapeur s'en échappe. La fermentation produit de la chaleur. La température monte à soixante degrés au centre. C'est suffisant. Les bactéries travaillent. Elles décomposent les tissus. Elles brisent les fibres.

Thorne prend une fourche. Il retourne la couche supérieure. La terre est noire. Elle est riche. Il voit un fragment blanc. C'est petit. C'est dur. Il l'écrase sous sa botte. Le fragment disparaît dans l'humus. Il recouvre le tas. Il lisse la surface avec le dos de la fourche.

Il regarde ses mains. Elles sont à nouveau sales. Il apprécie la sensation. La terre entre dans les crevasses de sa peau. Elle nourrit ses cellules. Il regarde vers la route. Les

phares de la Peugeot ont disparu. Le lieutenant est loin. Le lieutenant a peur de la boue. Le lieutenant ne creusera jamais.

Thorne rentre. Il retire ses bottes. Il les lave sous le robinet extérieur. L'eau emporte la terre. L'eau rejoint la rigole. La rigole mène aux dahlia. Le cycle est parfait. Thorne s'assoit dans son fauteuil. Il attend la nuit. La nuit est calme. La terre travaille en silence. La terre ne rend rien. Elle transforme. Elle efface. Elle attend la suite.

Chapitre 7

L'Oxyde

Vasseur pousse la porte de la remise. Les gonds grincent contre le bois gonflé. L'air intérieur est saturé d'eau. L'humidité atteint quatre-vingt-dix pour cent. La température stagne à huit degrés. Thorne se tient près de l'établi. Il ne bouge pas. Ses bras pendent le long du corps. Ses mains sont sombres. La terre est incrustée sous ses ongles. Vasseur ajuste sa veste de costume. Le tissu est lourd de condensation. Sa peau brille sous la lumière crue. Une ampoule nue pend au plafond. Elle oscille légèrement.

Vasseur observe le sol. Le béton est balayé. Aucune trace de pas. Thorne respire lentement. Sa poitrine se soulève de trois centimètres. Le rythme est régulier. Son cœur bat à cinquante pulsations. Vasseur sort un carnet de sa poche. Le papier est mou. L'encre du stylo bille s'étale. Le lieutenant regarde les murs. Des outils sont suspendus à des crochets. Des râtaux. Des pelles. Des fourches. Chaque objet occupe une place précise. L'ordre est maniaque.

Le regard de Vasseur s'arrête sur la hache. Elle est fixée au centre du panneau. La tête pèse un kilo cinq. L'acier est poli. Il ne présente aucune rayure. La lumière de l'ampoule se reflète sur le tranchant. C'est une ligne droite. Elle est parfaite. Vasseur s'approche de l'outil. Ses semelles en caoutchouc crissent sur le ciment. Il s'arrête à trente centimètres. Il penche la tête. Il cherche une tache. Il cherche une ombre.

L'acier est nu. Thorne utilise de l'huile de lin. Il protège le métal contre l'air. L'oxyde ne peut pas mordre. La réaction chimique est stoppée. Le fer ne rencontre pas l'oxygène. Thorne fait un pas en avant. Ses bottes ne font aucun bruit. Il désigne la lame du doigt. Sa peau est calleuse. Elle ressemble à de l'écorce.

"C'est pour les fruitiers", dit Thorne.

Sa voix est basse. Elle est monocorde. Vasseur note la phrase. Il n'écrit pas le ton. Il écrit les mots.

"Les pommiers demandent une coupe franche", continue Thorne. "Le bois vieux doit tomber. La sève doit circuler. Si la coupe est sale, l'arbre pourrit. Le chancre s'installe dans la fibre."

Vasseur fixe le manche en frêne. Le bois est sombre. La sueur des mains a imprégné les fibres. Le grain est serré. Thorne a poncé le manche au grain quatre cents. Il n'y a aucune écharde. L'outil est une extension de son bras. Vasseur sort une lampe torche de sa ceinture. Il appuie sur l'interrupteur. Le faisceau blanc frappe l'œil de la hache. C'est l'endroit où le bois rencontre le métal. C'est là que le sang se cache d'habitude.

Le lieutenant inspecte la fente. Il ne voit rien. Pas de résidu organique. Pas de fibre textile. Pas de trace brune. Thorne ne cille pas. Ses yeux gris restent fixés sur la nuque de Vasseur. Le lieutenant sent l'humidité couler dans son dos. Sa chemise colle à sa colonne vertébrale. Il a froid. Ses doigts se crispent sur la lampe.

"Vous nettoyez souvent vos outils, Thorne ?" demande Vasseur.

"Après chaque usage. La terre est acide. Elle ronge le fer. Le jardin exige de la rigueur."

Thorne prend une pierre à huile sur l'établi. C'est un bloc de carborundum. Il possède deux faces. Une face grise pour le dégrossissage. Une face verte pour la finition. Thorne pose la pierre à plat. Il verse trois gouttes de lubrifiant. Le liquide perle sur la surface minérale. Il prend la hache. Il décroche l'outil avec souplesse. Le geste est habituel. Il pose le tranchant sur la pierre.

Le bruit commence. Un frottement métallique. Un sifflement sourd. Thorne effectue des mouvements circulaires. Le rayon est de cinq centimètres. La pression est constante. Huit Newtons par centimètre carré. Vasseur regarde le métal. Une fine pâte noire apparaît. C'est de la limaille. C'est de l'huile usée. Thorne essuie la lame avec un chiffon de coton. Le chiffon est propre. Il devient gris.

"La taille commence en novembre", dit Thorne. "Quand la sève descend. L'arbre dort. Il ne sent rien. On peut trancher dans le vif."

Vasseur range sa lampe. Il regarde les mains de Thorne. Elles sont stables. Elles ne tremblent pas. Le lieutenant pense aux relevés bancaires du notaire. Le notaire a disparu depuis six jours. Son téléphone a borné à deux kilomètres d'ici. Puis plus rien. Le signal s'est éteint. Vasseur regarde le tas de compost à travers la fenêtre de la remise. La vapeur s'en échappe. La décomposition produit de la chaleur. Soixante-dix degrés au cœur du tas. Les bactéries thermophiles travaillent. Elles brisent les protéines. Elles liquéfient les graisses.

"Le notaire aimait les arbres ?" demande Vasseur.

Thorne s'arrête. La hache est en l'air. Le tranchant brille.

"Le notaire aimait le cadastre. Il aimait les lignes sur le papier. Il ne comprenait pas la terre."

Thorne repose la hache sur ses crochets. L'alignement est millimétré. Il se tourne vers Vasseur. Le lieutenant recule d'un pas. Ses talons heurtent un sac de chaux vive. Le sac est lourd. Vingt-cinq kilos. La chaux accélère la décomposition. Elle stabilise le pH. Elle masque les odeurs. Vasseur regarde le sac. Il regarde Thorne.

"L'humidité vous gêne, Lieutenant", dit Thorne.

Ce n'est pas une question. C'est une observation technique. Vasseur a les narines pincées. Il respire par la bouche. L'odeur de la remise est complexe. Huile de moteur. Terreau humide. Chaux. Et une pointe de fer. Vasseur sort son mouchoir. Il essuie son front gras. Son visage est pâle sous l'ampoule.

"Je n'aime pas la boue", répond Vasseur.

"La boue est nécessaire. Elle protège les racines contre le gel. Elle conserve l'azote."

Thorne s'approche de la porte. Il invite le lieutenant à sortir. Vasseur franchit le seuil. Ses bottines s'enfoncent dans l'humus du jardin. Le sol est meuble. Il a été retourné récemment. Vasseur regarde les dahlias. Les tiges sont sèches. Les fleurs sont mortes. Mais les bulbes sont gros. Ils pompent les nutriments.

Thorne ferme la porte de la remise. Il tourne la clé dans la serrure. La clé est en acier forgé. Elle est lourde. Il la glisse dans sa poche. Vasseur regarde vers la route. Sa Peugeot est garée sur le bas-côté. Elle semble minuscule sous la brume. Le brouillard rampe sur les champs. La visibilité tombe à vingt mètres.

"Vous devriez partir", dit Thorne. "La route est glissante. Les virages sont traîtres."

Vasseur hoche la tête. Il ne veut plus rester. La présence de Thorne est comme la pression atmosphérique. Elle pèse sur ses épaules. Il marche vers sa voiture. Ses pas laissent des trous profonds dans la terre noire. Thorne regarde les empreintes. Il sait qu'il devra les effacer. Il prendra son râteau. Il lissera la surface. Le cycle reprendra.

Vasseur monte dans son véhicule. Il démarre le moteur. Le diesel claque dans le silence de la vallée. Il enclenche les essuie-glaces. Ils grincement sur le pare-brise sec. Il regarde dans le rétroviseur. Thorne est immobile devant la remise. Sa silhouette se fond dans le gris du ciel. Il ressemble à un tronc d'arbre. Il ne fait aucun signe d'adieu.

Vasseur passe la première. Il lâche l'embrayage. La voiture s'éloigne. Thorne attend que le bruit disparaisse. Il attend que le silence revienne. Il regarde ses mains. Il regarde la terre. Il retourne vers le tas de compost. Il prend une fourche. Il enfonce les dents dans la matière organique. La vapeur monte. L'odeur est forte. C'est l'odeur de la transformation.

Thorne soulève une masse de feuilles décomposées. Il voit un morceau de tissu sombre. C'est un fragment de soie. C'est une cravate. Il l'enfouit plus profondément. Il ajoute une couche de chaux. Il arrose le tout. L'eau active la réaction. La température monte encore. L'oxyde ne touche pas la hache, mais la terre dévore le reste. Thorne sourit. Ses lèvres ne bougent pas. Ses yeux restent gris. Le jardin est en ordre. La terre ne ment jamais. Elle digère. Elle attend le printemps. Elle attend les fleurs. Les dahlias seront rouges. Ils seront magnifiques. Thorne range la fourche. Il rentre dans sa cuisine. Il met la bouilloire sur le feu. Le thé sera fort. Le thé sera noir. La journée est finie. Le travail est propre. Aucun oxyde. Juste du carbone. Juste de la vie.

Chapitre 8

La Fermentation

Thorne saisit la sonde thermique. L'acier inoxydable brille sous la lumière grise. La tige mesure quarante centimètres. Il marche vers le tas de compost. Ses bottes en caoutchouc s'enfoncent dans la terre meuble. Le sol produit un bruit de succion. La brume de novembre sature l'air. Elle colle aux poils de ses avant-bras. Thorne ne frissonne pas. Il n'a pas froid. Il ne ressent que la pesanteur de l'outil.

Le monticule de matière organique fume. La vapeur s'élève en colonnes minces. Thorne enfonce la sonde au cœur du tas. Le métal glisse entre les couches de déchets. Il rencontre une résistance molle. Il pousse plus fort. Le cadran digital s'allume. Les chiffres rouges défilent. Cinquante degrés. Soixante degrés. Le compteur se stabilise à soixante-cinq. Thorne hoche la tête. La température est parfaite. Les bactéries thermophiles travaillent à plein régime. Elles décomposent la cellulose. Elles liquéfient les protéines. Elles brisent les chaînes moléculaires.

Sous la surface, le processus est violent. La chaleur est le produit de la digestion microscopique. Les tissus du notaire se dissolvent. La soie de la cravate perd sa structure. La kératine des cheveux s'effondre. Thorne retire la sonde. Il essuie la pointe sur un chiffon gras. Il range l'instrument dans la poche de son Barbour. Ses gestes sont lents. Ils sont précis. Chaque mouvement économise son énergie. À soixante-douze ans, le cœur est une pompe usée. Il faut ménager la mécanique.

À trois cents mètres de là, une Peugeot 308 grise stationne. Elle occupe le bas-côté de la route départementale. Le moteur est coupé. Le lieutenant Vasseur est assis derrière le volant. Il tient une tasse en plastique. Le café est froid. Une pellicule d'huile flotte à la surface. Vasseur observe la propriété Thorne à travers ses jumelles. Les lentilles

sont embuées. Il utilise le revers de sa veste pour les nettoyer. Le tissu gratte le verre.

Vasseur voit la silhouette de Thorne. Le vieil homme ressemble à une souche d'arbre. Il est immobile au milieu du jardin. Vasseur consulte son carnet de notes. Le notaire a disparu depuis quatre jours. Son téléphone a borné pour la dernière fois près de cette haie de troènes. Les relevés bancaires indiquent un litige foncier. Thorne possède vingt hectares. Le notaire voulait les lotir. C'est un mobile classique. C'est un mobile solide. Mais Vasseur n'a rien. Pas de voiture abandonnée. Pas de traces de lutte. Juste de la boue et du silence.

Thorne ramasse une fourche. Les dents en acier sont sombres. Il commence à retourner la couche supérieure du compost. Il apporte de l'oxygène aux bactéries. L'apport d'air relance la combustion biologique. L'odeur monte. C'est un mélange d'ammoniac et d'humus. C'est l'odeur de la forêt qui meurt. C'est l'odeur de la vie qui revient. Thorne ne porte pas de masque. Ses poumons sont habitués à ces émanations. Il soulève une masse de feuilles noires. Un fragment d'os apparaît brièvement. C'est une phalange. Elle est déjà décalcifiée. Elle ressemble à un morceau de craie humide. Thorne la recouvre d'un coup de fourche. Il ajoute une pelletée de fumier de cheval. Le carbone équilibre l'azote. La chimie est une science exacte.

Vasseur ouvre sa portière. Le froid entre dans l'habitacle. Ses articulations craquent. Il déteste cette humidité. Elle s'insinue sous sa peau. Elle fait trembler ses mains. Il pose un pied au sol. Sa chaussure de ville s'enfonce dans la vase du fossé. Il jure à mi-voix. Il remonte son col. Il marche vers la barrière en bois. Thorne ne lève pas les yeux. Il continue son travail de retournement. Le rythme est régulier. Un coup de fourche toutes les quatre secondes.

Vasseur s'arrête devant le portail. Il ne l'ouvre pas. Il regarde les mains de Thorne. Elles sont énormes. Les jointures sont déformées par l'arthrose. La terre est incrustée sous les ongles. C'est une saleté ancienne. Elle fait partie de l'anatomie de l'homme. Vasseur tousse pour signaler sa présence. Thorne s'arrête. Il plante la fourche dans le

tas. Il se tourne vers le policier. Ses yeux gris ne cillent pas. Ils sont fixes comme des billes de verre.

Vasseur prend la parole. Sa voix est enrouée par le tabac. Il demande si Thorne a vu passer une Mercedes noire. Thorne secoue la tête. Il ne parle pas. Il économise ses mots. Le silence est une barrière efficace. Vasseur insiste. Il parle du notaire. Il cite son nom. Thorne regarde le tas de compost. La vapeur continue de monter derrière lui. Il dit que la terre est basse cette année. C'est sa seule phrase. Elle est courte. Elle est finale.

Vasseur observe le jardin. Il voit les dahlias. Ils sont fanés. Les tiges sont brunes et tordues. Il voit la remise au fond du terrain. La porte est close par un cadenas rouillé. Il voit la hache. Elle est plantée dans un billot de chêne. Le tranchant luit malgré la brume. Vasseur sent une oppression dans sa poitrine. Ce n'est pas de la peur. C'est de l'instinct. Son cerveau cherche une anomalie. Tout est trop calme. Tout est trop propre. La nature est un chaos organisé. Ici, le chaos est domestiqué.

Thorne reprend sa fourche. Il ignore le lieutenant. Il enfonce les dents dans la matière. Il soulève. Il retourne. Le travail est physique. La sueur perle sur son front. Elle coule dans les rides de son visage. Elle finit dans la terre. Vasseur reste deux minutes de plus. Il attend une erreur. Il attend un regard fuyant. Thorne ne donne rien. Il est une machine biologique. Il fait partie du cycle. Vasseur fait demi-tour. Ses chaussures font un bruit de succion dans la boue. Il remonte dans sa voiture. Il démarre. Les pneus patinent avant de trouver l'adhérence sur le goudron.

Thorne regarde la voiture s'éloigner. Les feux rouges disparaissent dans le gris. Il retourne au centre du compost. Il creuse un trou profond. Il y dépose la sonde une dernière fois. Soixante-sept degrés. La fermentation s'accélère. Dans trois semaines, il ne restera rien. Les dents seront des grains de sable. Les os seront de la poussière blanche. Il épandra le tout sur le carré de potager. Les tomates de l'été prochain seront lourdes. Elles seront sucrées. Le sang est un engrais complet.

Il retire la sonde. Il marche vers la maison. Ses pas sont lourds. Il entre dans la cuisine. La pièce sent le vieux chien et la suie. Il pose la sonde sur la table en bois. Il remplit une bouilloire en émail. Le gaz s'allume avec un claquement sec. La flamme bleue danse sous le métal. Thorne s'assoit. Il regarde ses mains. Elles sont noires. Il ne les lave pas. Il aime cette texture. C'est la preuve de son existence. C'est la preuve de sa fonction.

Dehors, la nuit tombe. La brume devient opaque. Elle avale les arbres. Elle avale la remise. Le tas de compost brille d'une lueur interne invisible. La vie microscopique ne dort jamais. Des milliards d'organismes déchirent les fibres du notaire. Ils transforment la mort en azote. Ils préparent le printemps. Thorne boit son thé. Le liquide est brûlant. Il ne sent rien. Il attend que la température monte encore. La terre ne ment jamais. Elle digère. Elle oublie. Le dossier sera classé. La nature n'a pas de casier judiciaire. Elle n'a que des besoins. Thorne est son serviteur. Il pose sa tasse. Le silence revient dans la cuisine. Seul le sifflement de la bouilloire persiste. Le travail est bien fait. La fermentation continue.

Chapitre 9

L'Indice

La Peugeot 407 repose au fond du ravin. La pente affiche quarante-cinq degrés. Les ronces déchirent la peinture gris métallisé. Le châssis est tordu contre un tronc de chêne. Vasseur descend la paroi. Ses semelles de cuir glissent sur l'humus. Il s'accroche aux branches de noisetier. Ses doigts se salissent. La boue pénètre sous ses ongles. Il atteint le véhicule. La portière conducteur est entrouverte. La vitre est intacte. Vasseur regarde à l'intérieur. Le siège est vide. Les clés pendent au contact. Le porte-clés en cuir porte le logo de l'étude notariale. Aucune trace de sang sur le tissu. Pas d'impact sur le pare-brise. Le levier de vitesse est au point mort. Le frein à main est desserré. Vasseur sort son appareil photo. Le flash claque dans la pénombre du sous-bois. Il prend dix clichés. Le moteur est froid. L'humidité sature l'habitacle. Une odeur de sapin désodorisant se mélange à la moisissure. Vasseur remonte la pente. Ses poumons brûlent. Son rythme cardiaque monte à cent vingt battements par minute. Il atteint la route départementale. Sa voiture de service attend sur le bas-côté. Il démarre. La direction assistée gémit. Il fait demi-tour.

Le portail de Thorne est en bois de chêne. Les gonds sont rouillés. Vasseur gare son véhicule devant l'entrée. Il descend. Ses chaussures font craquer le gravier. Elias Thorne est dans le jardin. Il tient un râteau de bois. L'outil est ancien. Le manche en frêne est poli par l'usage. Thorne ratisse les feuilles mortes. Son mouvement est pendulaire. Il part de la gauche. Il ramène vers le centre. Il pivote. Il recommence. Le tas de feuilles jaunes grandit. Thorne porte son Barbour poisseux. Le coton huilé brille sous la bruine. Ses bottes en caoutchouc sont couvertes de terre noire. Il ne lève pas les yeux. Vasseur s'arrête à trois mètres. Il observe les mains du vieil homme. Les articulations sont noueuses. Les veines sont des cordes bleues sous la peau parcheminée. Thorne s'arrête. Il appuie ses deux mains sur le haut du manche. Il

regarde Vasseur. Ses yeux gris sont fixes. La pupille est étroite.

Vasseur parle. Sa voix est sèche. Il annonce la découverte de la voiture. Thorne ne cille pas. Il expire lentement. Une fine vapeur sort de ses narines. Il hoche la tête une seule fois. Le mouvement est minimal. Vasseur regarde autour de lui. Le jardin est une grille géométrique. Les allées sont rectilignes. Les bordures de buis sont taillées au cordeau. Rien ne dépasse. Vasseur marche vers le potager. Thorne le suit à distance constante. Le râteau traîne sur le sol. Le bruit du bois sur la terre est sourd. Vasseur s'arrête devant le compost. Le tas mesure deux mètres de large. Il est haut d'un mètre cinquante. Une légère fumée s'en échappe. C'est de la vapeur d'eau. La fermentation dégage de la chaleur. Thorne utilise la méthode thermophile. La température interne doit atteindre soixante-cinq degrés. Les bactéries digèrent la matière organique. Elles cassent les molécules complexes. Elles transforment la cellulose en carbone. Vasseur observe la surface. Il voit des épiluchures de pommes de terre. Des tontes de gazon. Des feuilles de chou. Il cherche une anomalie. Un morceau de tissu. Un bouton de manchette. Une dent.

Thorne reste immobile. Son rythme cardiaque est lent. Quarante-cinq pulsations par minute. C'est le cœur d'un athlète ou d'un prédateur. Il ne transpire pas malgré le froid. Vasseur sort un stylo. Il pointe le tas de compost. Il demande depuis quand le tas est là. Thorne répond. Sa voix est un frottement de gravier. Trois semaines. Il a retourné la matière hier. L'oxygène active la décomposition. Vasseur contourne le tas. Il regarde les dahlia. Les tiges sont sèches. Les bulbes dorment sous la terre. Le sol est meuble. Thorne a travaillé la terre récemment. Vasseur remarque une zone plus sombre. Près du vieux puits. La terre est tassée. Il s'approche. Thorne ne bouge pas. Ses doigts serrent le manche du râteau. La pression blanchit ses phalanges. Vasseur s'accroupit. Il gratte la surface avec son stylo. Il trouve une racine. Elle est sectionnée net. La coupe est fraîche. L'outil utilisé était tranchant. Une hache ou une bêche affûtée.

Vasseur se relève. Ses genoux craquent. Il regarde la remise au fond du jardin. La

porte est fermée par un loquet de fer. Il demande à voir les outils. Thorne marche vers la remise. Ses pas sont lourds. Il ouvre la porte. L'odeur de graisse et de métal froid saisit Vasseur. Les outils sont rangés sur des râteliers. Chaque place est marquée. La hache est là. La tête en acier brille. Thorne l'a huilée. Vasseur s'approche de l'établi. Il voit une pierre à aiguiser. Elle est humide. Thorne a affûté une lame ce matin. Vasseur inspecte le tranchant de la hache. Il n'y a pas de résidu. Pas de fibre. Pas de sang. Thorne observe le policier. Son visage est un masque de pierre. Il ne manifeste aucune impatience. Il attend. Vasseur regarde le sol de la remise. C'est de la terre battue. Elle est balayée.

Vasseur ressort. L'air extérieur est plus léger. Il retourne vers le tas de compost. Il prend une fourche posée contre un arbre. Il enfonce les dents dans la masse organique. La résistance est faible. La matière est molle. Il soulève une pelletée. La vapeur monte. L'odeur d'ammoniac est forte. Il voit des vers rouges. Des *Eisenia fetida*. Ils s'enfoncent pour fuir la lumière. Thorne regarde la fourche. Il ne dit rien. Vasseur fouille le centre du tas. Il ne trouve que des végétaux en décomposition. La chaleur est intense au cœur du compost. La vie microscopique travaille vite. Elle recycle tout. Les protéines deviennent des acides aminés. Les os perdent leur calcium. Vasseur repose la fourche. Ses mains tremblent légèrement. Le froid gagne ses membres.

Il regarde Thorne une dernière fois. Le vieil homme reprend son râteau. Il recommence son mouvement pendulaire. *Crac-crac.* Les feuilles mortes s'accumulent. Le cycle continue. Vasseur remonte dans sa voiture. Il note dans son carnet : "Véhicule retrouvé. Propriétaire absent. Thorne Elias coopératif. Aucune preuve visuelle." Il démarre le moteur. Il regarde dans le rétroviseur. Thorne est une silhouette sombre dans la brume. Il ne regarde pas la voiture partir. Il regarde le sol. Il surveille sa terre. Vasseur quitte la propriété. Le gravier crépite sous les pneus. La route est déserte. Dans le jardin, Thorne s'arrête. Il pose le râteau. Il regarde le tas de compost. La température monte encore. La digestion est parfaite. La terre ne rendra rien. Elle a faim. Thorne rentre dans sa cuisine. Il allume le gaz. La flamme bleue

danse. Il attend que l'eau bouille. Le silence revient. Le dossier restera ouvert. La terre restera muette. Le notaire est devenu azote. Le printemps sera vigoureux. Thorne boit son thé. Ses mains sont propres. La terre est sous ses ongles. C'est sa place. C'est sa fonction. Fin du rapport.

Chapitre 10

Le pH du Sol

La pluie tombe sur le Dorset. Les gouttes frappent le Barbour d'Elias Thorne. Le bruit est régulier. Un martèlement sourd sur la toile huilée. Thorne est à genoux dans la boue. Ses bottes en caoutchouc s'enfoncent de trois centimètres. La terre est saturée d'eau. Il tient une sonde électronique dans sa main droite. L'appareil est en plastique orange. Il enfonce la tige métallique dans le sol. Le cadran digital s'allume. Le chiffre 6.4 s'affiche. Le pH est presque neutre. C'est parfait pour les dahlias. Thorne retire la sonde. Il l'essuie avec un chiffon gras. Ses mouvements sont lents. Ses articulations craquent sous l'effort.

Le secteur des dahlias de 1994 est le plus sombre. La terre y est plus dense. Plus riche. Thorne se souvient de la composition exacte. Soixante-quinze kilos de matière organique. Un apport massif de calcium. La structure du sol a changé depuis vingt-neuf ans. Les fleurs y sont plus larges. Leurs pétales ont la couleur du sang séché. Thorne observe une tige. Elle est solide. Le diamètre est de douze millimètres. Il se relève. Son dos forme un angle de quarante degrés. Il redresse la colonne vertébrale. Les vertèbres font un bruit de gravier broyé.

Un moteur thermique perturbe le silence. Une Peugeot 308 grise remonte l'allée. Les pneus écrasent les feuilles mortes. Le véhicule s'arrête près de la grange. Le moteur claque deux fois avant de s'éteindre. La portière s'ouvre. Le lieutenant Vasseur sort de la voiture. Il porte une veste de costume grise. Le tissu est trop fin pour novembre. Vasseur pose un pied sur le sol. Sa chaussure de ville en cuir noir s'immerge dans une flaque. Il grimace. Ses lèvres se pincent. Il ajuste ses lunettes sur son nez gras. La buée envahit les verres.

Thorne ne bouge pas. Il reste près des dahlias. Ses mains pendent le long de ses cuisses. La hache est à deux mètres de lui. Elle est plantée dans une souche de chêne. Le manche en frêne est vertical. Le bois est sombre. La sueur et l'huile l'ont patiné. La tête en acier de 1,5 kg brille sous la pluie. Vasseur avance vers Thorne. Il marche sur la pointe des pieds. Il essaie d'éviter la boue. C'est inutile. Le terrain est un marécage.

Vasseur s'arrête à trois mètres. Il sort un carnet de sa poche intérieure. Le papier est déjà gondolé par l'humidité. Il ne regarde pas Thorne. Il regarde le tas de compost au fond du jardin. Le tas fume. La vapeur s'élève dans l'air froid. La température interne doit avoisiner les soixante degrés. C'est la phase thermophile. Les bactéries digèrent les tissus. Elles cassent les molécules complexes. Thorne connaît le processus. Il a pesé chaque apport. Le rapport carbone-azote est de trente pour un.

Vasseur prend la parole. Sa voix est aiguë. Elle manque de timbre.

— Monsieur Thorne. Je reviens pour le dossier de disparition.

Thorne ne répond pas. Il regarde une goutte d'eau sur le revers de Vasseur. La goutte glisse. Elle laisse une trace sombre sur le tissu.

— Le notaire n'a pas utilisé sa carte bancaire. Depuis trois jours. Son téléphone est muet.

Vasseur fait un pas vers le compost. Il renifle. L'odeur est un mélange d'humus et de fermentation. Il n'y a pas d'odeur de putréfaction. Thorne a utilisé assez de sciure de bois. Le carbone absorbe les gaz.

Thorne se déplace latéralement. Il réduit la distance avec la souche de chêne. Ses bottes font un bruit de succion dans la terre.

— La terre a besoin de repos, dit Thorne.

Sa voix est basse. Elle sort du fond de sa gorge.

Vasseur s'arrête devant le tas de compost. Il observe les restes de tontes de gazon. Il voit des épluchures de légumes. Il ne voit pas le reste. Les os sont au centre du tas. Ils sont recouverts de chaux vive. La réaction chimique est exothermique. Elle dissout le phosphate de calcium.

Vasseur sort un stylo bille. Il appuie sur le bouton. Le clic est net.

— Vous étiez le dernier à le voir. Ici même.

Thorne hoche la tête. Il est maintenant à un mètre de la hache. Sa main droite se ferme. Il sent les callosités de sa paume. La peau est dure comme du cuir tanné.

— Il voulait signer des papiers, dit Thorne. Il est reparti.

Vasseur regarde les traces de pneus dans l'allée. La pluie les efface lentement. Il regarde à nouveau le compost. Il semble hésiter. Ses yeux scannent la surface du tas. Il voit un morceau de tissu vert. C'est un fragment de nappe en dentelle. Thorne l'a jeté par erreur.

Vasseur se penche. Il tend la main vers le fragment. Thorne fait un pas rapide. Il saisit le manche en frêne. Le bois est froid. L'équilibre de l'outil est parfait. Le centre de gravité est situé juste sous la tête en acier. Thorne ne ressent aucune émotion. Son rythme cardiaque est de soixante-cinq battements par minute. Il lève la hache. Le mouvement est fluide. C'est une extension de son bras.

Vasseur se redresse. Il tient le morceau de dentelle entre le pouce et l'index. Il se tourne vers Thorne. Il voit la hache. Ses pupilles se dilatent. Ses muscles faciaux se figent. Il ne crie pas. Il n'a pas le temps. Thorne abat la lame. L'acier fend l'air. Le sifflement est bref. Le tranchant rencontre l'os frontal. Le bruit est celui d'une bûche de bois sec qui éclate. Vasseur s'effondre. Son corps percute le tas de compost. Il ne bouge plus.

Thorne retire la lame. Un liquide rouge sombre coule sur le compost. Il se mélange à l'eau de pluie. Thorne observe le corps. Le lieutenant Vasseur pèse environ quatre-vingts kilos. C'est un apport important. Le pH va varier. Il faudra ajouter de la sciure. Thorne attrape les chevilles de Vasseur. Il tire le corps vers le centre du tas. Les chaussures de ville restent dans la boue. Thorne les ramasse. Il les jette dans le trou.

Il prend une pelle plate. Il creuse au sommet du compost. La chaleur s'échappe en gros nuages blancs. Il bascule le corps dans la cavité. Il recouvre le tout avec les couches supérieures. Il tasse avec le plat de la pelle. Le sol est à nouveau plat. Thorne ramasse le carnet de notes. Il le glisse dans sa poche. Il ramasse le stylo bille.

Il retourne vers la Peugeot 308. Les clés sont sur le contact. Thorne monte à bord. L'odeur de plastique neuf l'agresse. Il démarre. Il conduit la voiture jusqu'à la grange. Il la cache derrière les ballots de paille. Il reviendra plus tard pour les fluides. L'huile moteur est polluante. Le liquide de frein est acide. Il faudra les traiter séparément.

Thorne retourne vers les dahlias de 1994. Il reprend sa sonde électronique. Il l'enfonce dans la terre, à l'endroit exact où Vasseur est tombé. Le cadran affiche 6.6. La variation est minime. Le sang est riche en fer. C'est bon pour la pigmentation des fleurs. Thorne range la sonde dans sa poche. La pluie continue de tomber. Elle lave le manche de la hache. Elle nettoie les feuilles des dahlias.

Thorne rentre dans sa cuisine. Il retire ses bottes. Il les place sur un journal. Il allume le gaz sous la bouilloire. Le sifflement commence. Il prépare une tasse de thé noir. Il s'assoit à la table en bois. Ses mains sont propres. Il regarde par la fenêtre. Le jardin est calme. Le compost fume toujours. La digestion a commencé. Le cycle est respecté. La terre ne rendra rien. Elle transforme. Elle recycle. Thorne boit une gorgée de thé. Le liquide est brûlant. Il sent la chaleur descendre dans son œsophage. Demain, il faudra vérifier le taux de potassium. Le printemps sera vigoureux. Les dahlias seront exceptionnels. Thorne pose sa tasse. Le silence revient dans la pièce. Seul le bruit de la pluie sur le toit persiste. C'est un bon rythme. Un rythme de travail.

Chapitre 11

La Percussion

La Peugeot 308 grise s'arrête devant le portail. Le moteur claque deux fois puis se tait. Le lieutenant Vasseur descend du véhicule. Ses chaussures de ville en cuir fin s'enfoncent dans la boue. Il regarde ses pieds. Il grimace. L'humidité de novembre traverse son veston. Thorne attend près du grand chêne. Il tient la hache par le milieu du manche. Le fer repose contre sa cuisse.

Vasseur avance sur le chemin de terre. Ses pas sont lourds. Il respire bruyamment. L'air froid forme de la vapeur devant sa bouche. Il s'arrête à trois mètres de Thorne. Ses yeux parcourent le jardin. Il observe les rangées de dahlias. Les fleurs sont fanées. Les tiges sont noires. Thorne ne bouge pas. Ses mains calleuses serrent le bois de frêne.

Le lieutenant sort un carnet de sa poche intérieure. Les pages sont gondolées par l'humidité. Il ne regarde pas Thorne. Il regarde le sol. Il cherche une irrégularité dans la terre. Il cherche un tassement suspect. Thorne observe la veine bleue sur la tempe du policier. Elle bat au rythme du stress.

Vasseur parle. Sa voix est sèche. Il mentionne le relevé bancaire du notaire. Il mentionne la dernière cellule téléphonique activée dans le secteur. Thorne écoute. Il ne répond pas. Il regarde un corbeau se poser sur la clôture. L'oiseau lisse ses plumes. Le silence revient. Il est pesant.

Vasseur se déplace vers le compost. Il utilise le bout de sa chaussure pour gratter la surface. La vapeur s'échappe du tas de matières organiques. La fermentation produit de la chaleur. Thorne sent l'odeur de la décomposition. C'est une odeur saine. C'est

l'odeur du cycle.

Le lieutenant s'arrête net. Il fixe un point précis dans la terre grasse, au pied d'un massif de pivoines. Un éclat jaune accroche la lumière grise du matin. Vasseur s'accroupit. Ses genoux craquent. Il ne se soucie plus de son pantalon de costume. Il plonge deux doigts dans le terreau humide.

Il retire un objet. Il le frotte contre sa manche. L'or brille. C'est un bouton de manchette. Une forme rectangulaire. Un monogramme gravé : L.B. Louis Bouchard. Le notaire. Vasseur reste immobile. Son centre de gravité est bas. Il comprend la situation. Son corps se raidit.

Thorne écarte les jambes. Il ancre ses bottes dans le sol. Il sent la force monter dans ses avant-bras. Les muscles sont contractés. Le fer de la hache est froid. Vasseur tourne la tête vers Thorne. Ses yeux sont larges. Ses pupilles sont dilatées. Il lâche le bouton de manchette. L'or retombe dans la boue sans bruit.

La main droite de Vasseur remonte vers sa hanche. Il cherche la crosse de son Sig Sauer. Ses doigts tremblent. Le cuir du holster grince. Thorne n'attend pas le contact. Il engage le mouvement. C'est une rotation du buste. Le poids de la tête en acier fait le reste.

La hache décrit un arc de cercle parfait. L'air siffle entre les fibres du bois. La percussion est nette. Le tranchant rencontre l'os frontal au-dessus de l'arcade sourcilière gauche. Le bruit est celui d'une bûche de chêne sec que l'on fend d'un coup sec. Un craquement sourd. Une rupture structurelle.

Vasseur bascule en arrière. Ses bras retombent le long du corps. Ses doigts ne touchent jamais l'arme. Ses yeux restent ouverts, mais le regard est vide. La vie quitte le corps en une fraction de seconde. Le cerveau cesse d'émettre. Le lieutenant devient une masse inerte. Quatre-vingt-deux kilos de matière organique.

Thorne retire la lame. Il essuie le fer sur l'herbe haute. Le sang est sombre. Il est épais. Thorne saisit Vasseur par les revers de sa veste. Il traîne le corps vers la grange. Les talons du policier tracent deux sillons parallèles dans la boue. Le poids est important. Thorne respire par le nez. Son rythme cardiaque est stable.

À l'intérieur de la grange, l'air sent le foin et la poussière. Thorne dépose le corps sur une bâche en polyéthylène. Il commence le travail de déshabillage. Il retire la veste. Il retire la chemise blanche. Il retire le holster. Il aligne les objets sur un établi en bois. Le pistolet. Le carnet. Le portefeuille. Les clés de la Peugeot.

Thorne prend son couteau de boucher. La lame mesure vingt centimètres. Elle est en acier carbone. Il commence par les articulations. Il sectionne les tendons. Il sépare les membres du tronc. Le geste est précis. Il évite de toucher les organes digestifs pour limiter les odeurs. Le sang coule sur la bâche. Thorne le récupère dans un seau en plastique.

Il pèse chaque morceau sur une balance romaine. Trente kilos de muscles. Quinze kilos d'os. Le reste est constitué de viscères et de fluides. Thorne prépare le mélange. Il ajoute de la chaux vive pour accélérer la désintégration des tissus mous. Il ajoute du broyat de bois pour équilibrer le rapport carbone-azote.

Le corps du lieutenant Vasseur est désormais une ressource. Thorne transporte les seaux vers le fond du jardin. Il creuse une fosse étroite près du compost existant. Il dépose les segments de manière ordonnée. Il recouvre le tout avec une couche de fumier de cheval. La température va monter à soixante degrés. Les bactéries thermophiles feront le travail.

Thorne retourne à la grange. Il nettoie la bâche au jet d'eau. Il lave le couteau. Il range la hache sur son râtelier. Le manche en frêne porte une nouvelle marque imperceptible. Thorne sort de la grange. Il ramasse le bouton de manchette en or dans

le massif de pivoines. Il le glisse dans sa poche.

Il se dirige vers la Peugeot 308. Il monte à bord. L'habitacle sent le tabac froid et le désodorisant chimique. Thorne démarre le moteur. Il conduit la voiture jusqu'à la carrière abandonnée, à trois kilomètres du village. Il engage le point mort. Il pousse le véhicule dans le trou d'eau. La voiture coule lentement. Les bulles d'air remontent à la surface. Puis plus rien.

Thorne rentre à pied par les bois. Ses bottes ne laissent pas de traces sur le tapis de feuilles mortes. Il arrive à son cottage. La pluie recommence à tomber. Elle lave le jardin. Elle sature la terre. Thorne entre dans sa cuisine. Il remplit la bouilloire.

Il s'assoit à la table. Il regarde ses mains. Elles sont propres. Il n'y a pas de remords. Il n'y a que la gestion des stocks. Le phosphore contenu dans les os de Vasseur sera disponible pour les racines d'ici six mois. Les dahlias de l'année prochaine auront une tige plus robuste. La couleur sera plus profonde.

Le sifflement de la bouilloire interrompt le silence. Thorne se lève. Il prépare son thé. Il ajoute une cuillère de miel. Le sucre aide à la récupération physique. Il regarde par la fenêtre. Le jardin est sombre. La brume recouvre le compost. Le processus est en cours. La terre digère. Le cycle est bouclé. Thorne boit son thé. Le liquide est chaud. Le travail est terminé.

Chapitre 12

Le Cycle

Thorne entre dans la remise. L'air sent le fer et la graisse. Le corps du lieutenant Vasseur repose sur la bâche. La peau est grise. Le sang a cessé de couler. Thorne retire son barbour. Il retrousse ses manches. Ses avant-bras sont secs. Les muscles saillent sous la peau parcheminée. Il saisit le peson à crochet. L'outil est en acier inoxydable. Il fixe le crochet à la cheville droite. Il tire sur la poulie. Le corps s'élève lentement. La balance affiche soixante-dix-huit kilos. Thorne note le chiffre sur un carnet. Il utilise un crayon de charpentier. La mine est grasse.

Il redescend la dépouille. Le choc sur le béton produit un son sourd. Thorne prend sa hache de un kilo cinq. Le tranchant brille sous l'ampoule nue. Il commence par les articulations. Le geste est précis. Il frappe au niveau des genoux. La lame sectionne les tendons. Elle broie la rotule. Thorne ne transpire pas. Son souffle est régulier. Il sépare les membres du tronc. Il travaille comme un boucher de campagne. Chaque pièce est pesée individuellement. Les jambes pèsent vingt-deux kilos. Les bras pèsent dix kilos. La tête pèse cinq kilos. Le reste est de la biomasse.

Thorne ouvre un sac de chaux vive. La poussière blanche sature l'air. Il en répand une couche sur le fond d'un bac en plastique. Il dispose les morceaux de Vasseur. Il respecte un ordre géométrique. Il optimise l'espace. Il ajoute du sulfate de fer. Le mélange va accélérer la décomposition des tissus mous. Thorne connaît les dosages. Il a appris la chimie dans la terre. Il vide un bidon d'eau de pluie sur l'ensemble. Une fumée légère s'élève du bac. La réaction exothermique commence. La température monte à soixante degrés.

Il sort de la remise. Le jardin est noyé dans la brume de novembre. Thorne se dirige

vers le grand tas de compost. Il utilise une fourche à fumier. Les dents sont longues et pointues. Il retourne la matière organique. Le centre du tas est chaud. La vapeur s'échappe de l'humus. Thorne apporte le premier seau de résidus. Il déverse la mixture sur le carbone. Il ajoute de la tonte de gazon. C'est sa source d'azote. Il mélange vigoureusement. Le ratio doit être parfait. Trente parts de carbone pour une part d'azote. La biologie ne tolère pas l'approximation.

Il retourne à la remise. Il récupère les os longs. Le fémur est l'os le plus dense. Thorne utilise une masse en fonte. Il réduit les os en poudre fine. Cette farine est riche en phosphore. Le phosphore favorise le développement racinaire. Il saupoudre la poussière blanche sur le compost. Il ajoute de la cendre de bois. La cendre apporte le potassium. Le potassium renforce la tige des plantes. Azote. Phosphore. Potassium. Le triptyque de la croissance. Vasseur devient un engrais complet. Il devient une formule chimique.

Thorne s'arrête un instant. Il observe ses mains. La terre s'est logée sous ses ongles. Il ne ressent aucune fatigue. Il vide le reste du bac dans le composteur. Il recouvre le tout avec une couche de feuilles mortes. Le tapis de chêne est épais. Il isole le processus du froid extérieur. Les bactéries thermophiles vont travailler tout l'hiver. Elles vont digérer le lieutenant. Elles vont transformer la police en nutriments. La terre est un estomac géant. Elle ne laisse jamais de preuves. Elle recycle les erreurs.

La pluie recommence à tomber. Les gouttes frappent le toit en tôle de la remise. Thorne range ses outils. Il nettoie la lame de la hache avec un chiffon huilé. Il vérifie le tranchant avec son pouce. Il range le peson. Il ferme la porte à clé. Le cadenas est rouillé mais solide. Il marche vers la maison. Ses bottes s'enfoncent dans la boue. La boue est fertile. Elle contient les dahlias de 1994. Ils sont toujours là. Ils dorment sous la surface.

Thorne entre dans la cuisine. Il allume le gaz sous la bouilloire. Le sifflement emplît la pièce. Il prépare un thé noir très infusé. Il ne met pas de sucre. Il s'assoit face à la

fenêtre. Le jardin est une ombre noire. Il imagine les racines sous la terre. Elles attendent le printemps. Elles attendent le phosphore de Vasseur. Les fleurs seront rouges. Elles seront denses. La tige sera rigide comme un garde-à-vous. Thorne boit une gorgée. Le liquide brûle sa gorge.

Le lieutenant Vasseur n'existe plus. Il est une statistique administrative. Il est un dossier classé dans un tiroir en métal. Ici, il est utile. Il participe à l'équilibre du jardin. Thorne regarde le calendrier mural. Le mois de novembre se termine. Le cycle de la vie est une boucle fermée. Rien ne se perd. Tout se transforme en sève. La terre ne ment jamais. Elle accepte tout ce qu'on lui donne. Elle garde les secrets sous trois pieds de terre. Thorne repose sa tasse. Il éteint la lumière. Le silence revient dans le cottage. Dehors, le compost fume dans l'obscurité. Le travail est propre. Le cycle est bouclé.

FIN

Merci d'avoir lu "Fendre le Bois Vieux"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)